

alla droit à Marmontel, et s'essaya sur *Bélisaire* à attaquer l'*Encyclopédie*. L'*Encyclopédie* était pour elle une place forte qu'elle ne savait comment aborder; mais tout ce qui s'aventurait au dehors était par elle arrêté au passage et censuré. Le 26 juin 1767, quinze propositions sur la Tolérance furent condamnées dans le roman de *Bélisaire*: mais le Parlement s'étant abstenu de prononcer, la censure n'arracha pas même du livre le privilège de Louis XV. Savez-vous comment furent défendues les propositions de Marmontel? Turgot écrivit en regard la prétendue vérité opposée à chaque phrase censurée. Turgot lui-même, à l'âge de vingt-deux ans, avait prononcé dans la faculté de théologie un remarquable discours sur les progrès de l'esprit humain.

La Sorbonne continua depuis à s'effacer lentement devant la Révolution, jusqu'au jour où elle acheva de disparaître dans la chute de tous les ordres religieux frappés de mort par le décret du 5 avril 1792.

Lorsque, le 30 novembre 1794, une loi de la Convention créa, sous le titre d'écoles normales, cette vivante encyclopédie de la science, on commença dans la Sorbonne un amphithéâtre qui ne fut pas achevé. Mais l'édifice de Richelieu n'échappa pas complètement au coup qui

le menaçait. On établit dans son enceinte une fabrique de salpêtre, cet autre missionnaire de la propagande. Plus tard, Napoléon ayant voulu continuer le Louvre, en fit sortir les artistes que la vieille monarchie y avait pris pour ses hôtes, et leur donna un asile à la Sorbonne. Ils le conservèrent jusqu'en 1819, époque à laquelle ils se retirèrent pour faire place à une section de l'École de Droit. Le droit se réservant le chœur de l'église, en abandonna les chapelles aux quatre sculpteurs qui les occupaient; mais en 1822 l'art et le droit s'en allèrent enfin, laissant à Dieu son temple.

Ce fut alors que le gouvernement mit la Sorbonne à la disposition de l'Université. Inaugurés d'abord au Plessis par un discours ingénieux de M. Lemaire, les cours de la faculté firent, en 1822, leur entrée en Sorbonne. La théologie n'était qu'une exilée qui venait frapper humblement à la porte de la maison paternelle où littérateurs, historiens et philosophes entraient en conquérants par la brèche qu'avaient faite à la muraille Descartes et Mirabeau.

Nommer ici tous les savants illustres que revendique la faculté des sciences, ce serait faire l'histoire de la plupart des grands travaux qui honorent notre âge. Un jour que notre ami Liadières ne fera pas de tragédies, nous l'inviterons

à vous dire tout ce qu'il y a dans les recherches de M. Cauchy d'analyse souple et déliée, et dans celles de MM. Thénard, Dulong et Gay-Lussac de merveilleuse sagacité. M. Desfontaines ne quitte ses fleurs et ses arbres du Jardin du Roi que pour venir à la faculté causer arbres et fleurs, avec quelle bonhomie, vous le savez! Allez entendre M. Poisson, vous qui croyez Laplace descendu tout entier au tombeau; allez entendre M. Geoffroy-Saint-Hilaire, vous qui croyez la zoologie morte avec George Cuvier. Mais si quelque affaire importante vous appelle ailleurs, prenez bien garde à M. Pouillet, et méfiez-vous des séductions de sa parole.

Je voudrais bien parler de la faculté de théologie. Là aussi, sans doute, il y a science et talent: mais pourquoi autour de ses maîtres ce silence et cette solitude? Où donc est ce jeune clergé sur qui doit reposer l'avenir du christianisme? Pourquoi n'est-il pas là, haletant, ému, comme nous, profanes du siècle, autour de nos profanes orateurs. Quand la poésie a soufflé sur le monde, le christianisme a eu ses poètes; pourquoi n'aurait-il pas ses philosophes, quand le tour de la philosophie est venu? Ah! laissez nos vieux prêtres aux malheureux qu'ils consolent de vivre, aux pauvres qu'ils aident à mourir: mais tous ces jeunes gens qui attendent dans les

séminaires l'onction sainte du sacerdoce, qu'en faites-vous? Que ne viennent-ils apporter quelque jeunesse et quelque vie à cette faculté qui se meurt? Il s'élèvera peut-être du milieu d'eux quelque novateur assez ferme d'intelligence pour faire la science théologique plus rationnelle par la pensée, plus populaire par le langage. Le christianisme est la vie morale des nations modernes: pourquoi n'en serait-il pas aussi la vie intellectuelle?

La faculté des lettres attira bien vite la jeunesse des écoles à l'attrait de son enseignement. Ses leçons dépassèrent bientôt l'enceinte du Plessis, entraînant au grand jour à leur suite quelques noms nouveaux alors, aujourd'hui justement célèbres. C'était le vénérable Laromiguière, qui réconcilia dans son système les faits de la sensation avec les théories du spiritualisme, et dans son admirable style la simplicité originale de Descartes avec l'élégante précision de Condillac. C'était M. Royer-Collard, heureux apôtre parmi nous de cette sage école écossaise dont Th. Jouffroy a relevé le drapeau. Après Socrate, Platon, et le spiritualisme; après M. Royer-Collard, M. Cousin et l'éclectisme. C'était encore M. Guizot, bien jeune alors, mais qui, dès 1812, élevant déjà l'histoire à la hauteur du sacerdoce, ne put trouver dans son discours d'ouverture une flat-

terie pour Napoléon. La place de M. Villemain était marquée parmi ces maîtres de la parole; et il ne devait, comme eux, descendre de sa tribune que pour marcher avec eux aux leçons vivantes et à la pratique. J'avais hâte de saluer ces grands noms; car, dans les jours de révolutions, il faut pour rendre justice à ceux qui règnent, tout le courage que, dans les temps ordinaires, suppose la résistance au pouvoir.

Cet enseignement se continua au Plessis avec le même succès jusqu'en 1821, que l'école normale, frappée de mort violente, entraîna M. Cousin dans sa chute: l'année suivante la Sorbonne ouvrit son sein aux facultés.

M. Guizot venait de s'éloigner, laissant à son auditoire une preuve éclatante de sa reconnaissante sollicitude, dans le choix de son successeur, M. Aug. Trognon. Ce fut M. Trognon qui le premier fit entendre aux murs de la Sorbonne, bien étonnés sans doute d'un pareil langage, la voix sévère de l'histoire. Certes, il était beau ce jour-là, de venir publiquement annoncer à la France qu'on allait aborder de face le berceau de sa monarchie, sans pitié pour la flatterie des systèmes, comme sans ménagement pour ceux à qui les systèmes profitent. Savez-vous beaucoup de pages qui racontent avec cette énergie pittoresque l'invasion des Barbares?

« Amenés par le pillage, ils semblaient n'avoir
« un instant reposé leur course que pour atten-
« dre ceux auxquels ils avaient montré le che-
« min. Tous, par la fierté mâle de leurs traits,
« par l'audace grossière de leur langage, à côté
« de la muette stupeur des sujets romains, pré-
« sentaient déjà le contraste des races anciennes
« et des races nouvelles, des peuples qui finissent
« et des peuples qui commencent. Enfin, la bar-
« rière du Rhin, dès long-temps impuissante, est
« franchie sans retour. C'est un spectacle déso-
« lant, mais toutefois digne d'intérêt, que celui
« de l'arrivée tumultueuse des Barbares, qui se
« pressent et se poussent en quelque sorte les
« uns les autres à travers la vaste étendue des
« dix-sept provinces gauloises. » A cette parole,
si vive, si intelligente du passé, tout l'auditoire applaudit. Il venait de reconnaître le précurseur de cette jeune et puissante école historique, qui, deux ans plus tard, allait nous donner le récit de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Nons savons tous, hélas! pourquoi Thierry garde le silence. Mais M. Trognon a-t-il acheté au prix de la même infortune le triste droit de taire à la France ce qu'il sait de la France et de ses naissantes destinées?

L'orateur terminait ainsi : « Sachons, jeunes
« gens, mettre partout notre conscience, partout

« respecter la vérité, la rechercher à sa source
 « la plus haute, la plus pure, la plus sacrée, ne
 « reculer jamais devant ses conséquences, et les
 « réaliser dans les plus importantes comme dans
 « les moindres actions de notre vie. Rejetons
 « loin de nous les frivolités, retirons-nous dans
 « de graves études et de sévères méditations; as-
 « pirons de bonne heure à tout ce qui fait la
 « gloire de la virilité, et, dignes alors des temps
 « où nous vivons, peut-être le présent se repo-
 « sera tranquillement sur nous du soin de l'ave-
 « nir. » L'année suivante le cours fut suspendu.

Alors pour la nouvelle Sorbonne comme pour la France commencèrent les années du deuil et du découragement : elle aussi se couvrit du voile des veuves, veuve de ses philosophes, de ses orateurs, de ses historiens. Quelques maîtres épargnés çà et là achevèrent à demi-voix le texte inoffensif de leurs leçons. Mais comment ne se trouva-t-il personne pour dénoncer au pouvoir l'indépendance de M. Leclerc : nul, en ces mauvais jours, ne salua de plus de vœux l'espérance d'un meilleur avenir.

Cependant M. Villemain, long-temps éloigné de la faculté par une maladie cruelle, venait d'y reparaître et la foule avec lui : ce retour était comme la promesse de celui de MM. Guizot et Cousin; dans la pensée de l'auditoire ces deux

noms venaient s'associer au triomphe de M. Villemain : ce fut un beau jour que le 8 janvier 1827. Il fallait voir se presser sur les bancs cette foule de jeunes gens venus de toutes les provinces, et à qui leurs aînés avaient appris à compter le cours d'éloquence parmi les enchantements de Paris. Ému lui-même de l'émotion de ses auditeurs, l'orateur fut véhément, spirituel, coloré : sa parole eut de l'entraînement pour les âmes jeunes, des pensées fortes pour les esprits sévères. Il esquissait à grands traits la physionomie du dix-huitième siècle, empruntant tour à tour pour les peindre le langage de ses grands hommes, Voltaire avec Voltaire, Jean-Jacques avec Jean-Jacques. Je retrouve dans ma mémoire avec des lambeaux de ce discours jusqu'aux intonations de la voix qui le prononçait. « Nous choisirons, « disait l'orateur, parmi les écrivains formés à « l'école de Voltaire quelques-uns de ces philo- « sophes qu'on appelle encore aujourd'hui les « encyclopédistes, et qui seraient morts ignorés « s'ils ne s'étaient réunis pour être puissants. « Nous parlerons de Dalember, d'Helvétius, de « Diderot, qui cacha la hardiesse de son esprit « dans ses théories littéraires que les Allemands « ont recueillies avec amour; nous laisserons « tomber les autres.

« Nous imiterons cet empereur romain à qui

« on voulait ouvrir les sépultures des rois d'Égypte, et qui répondit : Je veux voir des rois et non des sépulcres. Et nous aussi nous cherons les rois de la pensée, et nous laissons dans leur obscurité ces écrivains ensevelis dans le recueil volumineux de leurs œuvres : nous voulons voir des rois et non des sépulcres. »

Chaque séance amena tour à tour Massillon, d'Agnesseau, Rollin, Vertot, Lesage, Fontenelle. Puis, à l'occasion de Lesage, M. Villemain remontait à l'origine du roman : « Le peuple arabe est né conteur, disait-il; il n'est pas rare de voir une caravane s'arrêter le soir, au pied d'un palmier, dans le désert, pour écouter une histoire de quelque génie de la solitude. Les Arabes se rangent en cercle, tenant encore sous leurs bras la bride de leurs chevaux : les chameaux eux-mêmes, sans être soulagés de leur charge, se penchent sur leurs genoux de devant, et les Européens silencieux et impatients se tiennent à l'écart derrière les Arabes : alors un conteur élève la voix; c'est souvent le plus simple et le plus pauvre de tous : il raconte et les visages s'animent. Tantôt il se fait un silence aussi grand que celui du désert; tantôt on entend des sanglots, tantôt de bruyants éclats de rire, et les chevaux eux-mêmes allon-

« gent leur tête en avant, comme pour demander le sujet de cette grande joie : le conteur reprend son récit, il raconte une demi-nuit, il contera jusqu'à l'aurore, il contera encore après le lever du soleil, s'il ne fallait arriver au but de la caravane. » Voici deux exemples bien divers de l'improvisation de M. Villemain : elle est vive, naturelle, éloquente. L'écrivain compose son style, nuance ses couleurs, tempère les tons trop vifs, échauffe ceux qui n'éclatent pas assez à son gré. Le charme de la parole improvisée est précisément dans l'heureuse confusion de tous les tons, de tous les langages. La théorie des styles n'existe pas pour l'improvisation : continuelle métamorphose de la pensée et de la forme, elle s'emporte à travers toutes les passions, arrive inattendue au sublime, se joue capricieusement dans les ingénieuses lenteurs du récit, trouve, sans y prétendre, la grâce et l'à-propos. L'inspiration lui arrive de tous les côtés. Ainsi va l'improvisation, ainsi M. Villemain. Ce que nous en avons cité n'est imprimé nulle part. Le reste de ses leçons est dans toutes les mains, et l'esprit de son enseignement a passé dans son successeur.

M. de Vatimesnil, en arrivant aux affaires, ramena à la faculté les proscrits de M. de Corbière. Il y eut dans l'empressement qui accueillit leur

retour je ne sais quoi de touchant et presque de filial. La génération nouvelle ne connaissait MM. Guizot et Cousin que par le souvenir sympathique du coup qui les avait frappés. Elle ne les avait jamais vus; ce n'étaient pour elle que deux beaux noms couronnés de la double auréole du talent et de la persécution. Aussi lorsqu'ils parurent, on eût dit que sur ces deux visages tous les regards cherchaient avec émotion les traces de tant de combats livrés pour la liberté. Les belles leçons qui suivirent, chacun a pu les lire ou les entendre; nous essaierons seulement d'y saisir le caractère de l'improvisation.

M. Cousin parle debout; il y a déjà de l'orateur dans cette attitude. D'abord il promène quelque temps son regard sur son auditoire. Sa parole est lente, inégale, sa voix sourde, son œil calme, ses bras immobiles. Peu à peu cette voix vibre, ces bras se détachent, cet œil s'anime, cette parole se précipite; le poète est venu. Avant d'aborder directement la question qui doit l'occuper, M. Cousin la façonne entre ses mains, l'idéalise en quelque sorte. Puis ainsi faite, il la promène, et vous avec elle, de système en système avant de s'arrêter à celui qui doit l'expliquer et la résoudre. Puis il l'affuble ou la dépouille à son gré du manteau de toutes les écoles; il vous la fait tour à tour grecque,

romaine, allemande, écossaise, française enfin, jusqu'à ce qu'il arrive à la solution définitive, celle qui concilie toutes les autres, la solution éclectique. Pour moi, je l'avouerai, en écoutant cet homme qui, dans un siècle où le théâtre même laisse les âmes froides, passionne le syllogisme jusqu'à la haute éloquence et la métaphysique jusqu'à la poésie, j'ai pour la première fois compris la renommée d'Abeilard et l'enthousiasme de ses contemporains.

Autre chose est de M. Guizot : si M. Villemain se laisse gagner souvent aux habitudes de l'orateur et M. Cousin aux vives allures du poète, M. Guizot a plutôt quelques traits du philosophe antique. Il ne prophétise pas, il enseigne en causant; il sait d'où il vient, il dit où il va. Il n'a pas l'enthousiasme qui subjugué, mais la conviction qui attire. Il vous apporte plus de doutes que de solutions; mais de ce doute qui, en vous rendant incertain, ne vous laisse jamais indifférent à la vérité : nul ne sait avec une plus ingénieuse sagacité dégager la réalité historique des passions qui jadis l'ont altérée dans sa source et des préoccupations qui aujourd'hui la défigurent dans ses conséquences : je ne sais si s'est rencontrée quelque part au même degré cette naturelle éloquence qui naît du rapide enchaînement des idées et de la limpide précision du

langage. L'expression de M. Guizot est facile, ouverte, loyale, si l'on peut ainsi parler. Il n'y a dans le détail qu'abandon et simplicité, et cependant se fait sentir dans la liaison de l'ensemble une saisissante unité qui vous envahit et vous pénètre.

Les trois maîtres, par une heureuse harmonie de leur pensée, prenant la France pour point de départ et pour but, arrivèrent le même jour à la charte qui devait bientôt les appeler à sa défense sur un autre champ de bataille. La politique les rendra-t-elle quelque jour à l'art : il est permis d'en douter ; mais qu'importe ? ce que les maîtres ont commencé les disciples l'achèveront ; le manteau d'Élie est demeuré aux mains d'Élysée.

Me voici arrivé au terme de ma tâche : j'ai raconté les longs jours d'une institution autrefois célèbre, maintenant déchue de sa gloire. Fondée par le christianisme, la Sorbonne en a altéré le souffle en le mêlant aux passions des hommes : elle a péri ; le christianisme lui a-t-il survécu ? question étrange qu'on ose se faire de notre temps, lorsque le christianisme est encore au fond de nos mœurs, au fond de nos arts, au fond de nos âmes ! Appelez-le religion hier, aujourd'hui morale, et pour demain trouvez-lui quelque autre nom si bon vous semble : c'est

toujours le christianisme ! c'est à lui maintenant que ramène le doute scientifique, à lui que vient aboutir toute histoire consciencieuse, toute politique libérale, toute philosophie complète. Avant juillet 1830, le christianisme allait devenir un pouvoir humain ; il restera une religion divine. La restauration l'avait courbé vers la terre pour l'associer aux choses de ce monde ; isolé à jamais des affaires, voici qu'il se redresse vers le ciel !

ANTOINE DE LATOUR.

